

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 6

Artikel: Madeleine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-256021>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

transféra à Fontainebleau. Je ne puis résister au désir de citer quelques extraits des entretiens du grand empereur avec Pie VII. Nos penseurs modernes qui ne prétendent voir dans le Chef de la catholicité que l'ombre d'un pouvoir ou un dominateur auquel il est plutôt plat de se soumettre, seront peut-être stupéfaits de lire ces leçons de l'histoire. Un soir aux Tuileries, à l'époque des grands massacres, Napoléon disait à Pie VII, en lui montrant le joli palais vénitien qui s'élevait au quai d'Orsay : « Vous êtes là-bas et moi ici, et nous serons ensemble les maîtres du monde ! » Et le Pape secouant sa tête vénérable disait : « C'est impossible ! » Et plus tard au temps de la captivité du Pape à Fontainebleau, le même empereur, dont l'étoile pâlisait lui disait : « Vous prêterez serment à mes Constitutions ; vous aurez Avignon avec le palais des Papes en toute souveraineté, vous serez traité en roi. Et vous aurez deux millions de rente. » Et le Pape répondait encore : « C'est impossible ! »

Un peu plus tard encore, le conquérant couronné, à la tête d'une armée de 150.000 hommes, passait l'Elbe, la Vistule et le Niémen. Mais l'excommunication l'avait atteint. Et il écrivait au prince Eugène, vice-roi d'Italie : « Que prétend ce Pape avec son excommunication ? Pense-t-il faire ainsi tomber les armes des mains de mes soldats ?... »

Et bientôt l'hiver et la neige, ces ministres de la colère de Dieu, faisaient tomber les armes des mains de la Grande Armée.

Deux ans ne s'étaient pas complètement écoulés, que dans ce même palais de Fontainebleau où il avait outragé le Pape, le conquérant tombé recevait le décret par lequel son sénat proclamait sa déchéance et l'obligeait à signer son abdication. Et c'est de là qu'il partit pour l'île d'Elbe. Il conservait son titre d'empereur ; il était souverain d'une petite île ; on lui accordait deux millions de rente.

L'île d'Elbe, le titre d'empereur, deux millions de rente, un fantôme de pouvoir !

Et Pie VII était remonté sur son trône, et accueillait dans ses Etats, avec une paternelle bonté, les membres de la famille impériale déchuë !

tion, il garde un silence pénible, embarrassé.

— Vous ne me répondez pas, Monsieur Lenorcy ? fait la marquise avec un peu d'impatience... Ce que je vous demande est-il donc réellement impossible ?... Voyons, si quinze jours ne vous suffisent pas, prenons rendez-vous dans trois semaines, si vous le préférez. Est-ce convenu ? Soyez exact, par exemple, car je n'aime pas à me déranger en vain, vous le savez ! acheva-t-elle en lui tendant l'écrin.

— Ce n'est pas la date qui est impossible, madame la marquise. Le temps est court, mais j'espère y arriver quand même, dès lors que vous le desirez. Seulement, pour faire ce travail il me faut de l'or platiné... et je n'ai pas en ce moment les avances suffisantes, dit-il enfin d'une voix mal assurée.

Un mordant et cruel éclat de rire accueillit ces paroles. La grande dame se leva, et se frappant le front : comment ai-je pu oublier que cet homme était ruiné, murmura-t-elle. Puis à voix haute :

— Ce qui veut dire en d'autres termes, madame la marquise, payez-moi d'avance, n'est-ce pas ? fit-elle en continuant de rire. Malheureusement pour vous, vous vous êtes mal adressé, mon bon ; cette manière de

Voilà quelques-unes des ironies de l'histoire.

(A suivre.)

L. BAUME.

MADELEINE

NOUVELLE

I

Ce fut pour Corentine Malhouët un grand chagrin quand, en revenant du service militaire, son « gars » Hervé lui annonça qu'il ne resterait pas au pays.

Il avait eu, au régiment, l'occasion d'obliger fréquemment le fils d'un grand industriel parisien qui, libéré en même temps, lui offrait, par reconnaissance amicale, un emploi de confiance dans l'administration paternelle, et pareille occasion ne devant jamais se retrouver, il croyait pratique d'accepter.

La Bretonne protesta avec une indignation douloureuse ; est-ce qu'un beau gars solide, tel que son Hervé, allait faire comme tant d'autres, abandonner la terre et ses vieux parents par dessus le marché ?

Mais, sans se troubler, Hervé répondit qu'il avait perdu au service l'habitude de travailler la terre, qu'au surplus il gagnerait beaucoup plus d'argent ainsi et pourrait revenir dans quelques années avec une petite fortune auprès de ses parents qui, n'étant pas pauvres, n'avaient, d'ailleurs, pas de son aide un besoin immédiat.

Lorsque Corentine eut compris que ni ses raisonnements ni ses prières n'ébranleraient la volonté réfléchie d'Hervé, elle se résigna en maudissant cette attraction des villes qui arrache les garçons à leur mère, et, le sien parti, elle ne vécut plus que dans la secrète attente de quelque événement qui le lui ramènerait, meurtri peut-être, mais répétant et pour toujours reconquis.

II

Cependant, les lettres d'Hervé ne l'autorisèrent pas à prévoir que cela dût se produire bientôt.

Il était content, disait-il, bien payé, cor-

faire n'est pas la mienne, et je n'ai point l'intention de changer mes habitudes. Ces choses-là sont dangereuses, savez-vous ? On expose à la fois et son argent et ses bijoux... Votre travail me plaît, je le regrette ! mais dans ces conditions je ne puis rien vous confier.

Pierre ne releva pas ces paroles auxquelles le regard et l'accent de celle qui les prononçaient donnaient une sanglante ironie. Il posa fièrement devant cette femme, dont la cruauté était inconsciente peut-être, l'écrin contenant les pierres précieuses qu'elle venait de lui remettre en main. Toute sa dignité d'honnête homme se révoltait sous cet affront immérité ; des paroles de colère lui montaient aux lèvres et il allait en cingler M^{me} d'A... comme elle le méritait par la façon désobligeante avec laquelle elle venait de formuler son refus. Mais le spectre de la misère, contre lequel tout son amour était impuissant à protéger les siens, passa devant lui ; et dompté sa révolte, courageusement il insista :

— Si vous vouliez bien me procurer vous-même, madame la marquise, les fournitures qui me sont nécessaires, je serais heureux de me charger de votre travail et j'ose vous

dialement traité, et n'eût demandé qu'un peu plus de liberté qui lui permit de jouir des distractions de Paris, et surtout d'aller embrasser ses « vieux » de temps à autre.

Mais patience : on se dédommagerait plus tard...

Le père Malhouët, dont l'asthme empirait de jour en jour, « passa » brusquement un soir sans avoir revu Hervé, qui, désolé, télégraphia. La consolation même d'assister aux obsèques lui était refusée. L'industrie de son patron traversait une crise et il n'avait pu obtenir un congé.

Dans un accès de douleur farouche, Corentine tendit le poing vers Paris, vers cette « capitale d'enfer » qui, même devant la mort, refusait de rendre ceux qu'elle avait volés !...

Et, le vieux couché sous l'herbe de cimetièrre, elle se reprit à son éternelle attente, au frêle espoir de ces lettres que le facteur apportait à intervalles réguliers.

Elle s'asseyait devant sa porte, par les beaux jours, pour l'apercevoir de plus loin. Quand elle distinguait, au bout du chemin, et qu'avant de l'avoir vu elle entendait le bruit du bâton ferré heurtant les cailloux, son cœur sautait dans sa poitrine. Alors, elle le regardait venir, toute sa vie réfugiée dans ses yeux ; elle épiait, la respiration suspendue, avec une attention palpitante, le geste qui s'ébauchait, le mouvement du bras, de la main fouillant la boîte pour tendre ensuite vers elle le morceau de papier contenant ce qui était tout ce qu'elle possédait maintenant de l'âme de son enfant, de son « petit » d'autrefois !

Le plus souvent, le facteur passait, murmurant un hâlit bonjour.

Mais un matin qu'elle ne l'attendait pas, il entra chez la veuve.

— Des nouvelles du gars Hervé ! fit-il avec un bon rire.

Il présentait une lettre à Corentine, qui ne la prit pas. Ses jambes pliaient sous le poids de son corps. Mortellement pâle, elle s'affaissa sur un siège.

— C'est-il qu'il est malade ? balbutia-t-elle en essayant machinalement avec le coin de son tablier les gouttes de sueur qui perlaient à son front : lis, Yvonnice, lis vite !...

affirmer que vous n'auriez pas lieu de le regretter.

Une lueur d'indécision passa dans le regard de M^{me} d'A...

— Ce serait un moyen, en effet ; je vais y réfléchir, et si je me décide à l'employer, je vous en reparlerai, répondit-elle d'un ton énigmatique, en congédiant du geste le bijoutier.

Lenorcy s'inclina et sortit, brisé moralement par la lutte qu'il venait de soutenir.

Il ne lui était plus possible de se leurrer d'espoir en se remémorant le sourire de cette femme au moment où il franchit le seuil de son appartement. Un profond découragement s'emparait de lui. A quoi bon vivre, lutter encore ?... Partout sans doute il recevra le même accueil ! Toujours désormais il rencontrera la même méfiance, car le monde est dur et souvent injuste pour le pauvre. Il s'incline et rampe souvent bien bas devant l'homme taré, quand celui-ci se présente entouré du prestige du pouvoir ou de la fortune, mais toujours il se détourne avec dédain de l'honnêteté aux prises avec la misère. Pierre venait d'en faire la dure expérience.

(A suivre.)

Solennel, le facteur ouvrit l'enveloppe, déplia la feuille et lut :

• La présente, ma bonne mère, est pour vous informer que je désire me marier.

• Je m'ennuie d'être seul, de n'avoir pas un cœur qui me comprenne et me réponde quand je suis triste et regrette le pays, ce qui m'arrive quelquefois.

• Il y a, dans la maison que j'habite, une orpheline si jolie que je n'ai pu la voir sans être pénétré d'amour.

• Je sais bien, ma chère mère, que vous avez toujours souhaité me voir épouser une fille de chez nous, et j'avais aussi pensé qu'il en serait ainsi, mais on n'est pas maître de ces choses-là !

• Et comme Madeleine, — c'est le nom de celle que j'aime, — comme Madeleine n'est pas seulement jolie, qu'elle est sage et laborieuse aussi, qu'elle n'a pas eu de bonheur dans l'existence et vous bénira avec moi tous les jours de notre vie de lui avoir permis de vous appeler sa mère, je compte donc, maman, que vous ne voudrez pas faire de peine à votre Hervé, à votre gars, que vous serez bonne et que vous direz oui... »

— Jamais ! cria la veuve qui se dressa, incapable d'en supporter davantage ; jamais !...

— Pourtant, objecta le facteur, si Hervé veut l'épouser, vous ne pourrez pas l'en empêcher...

— Je... ne pourrai pas ? bégaya Corentine suffoquée ; tu dis que je ne... pourrais pas l'en empêcher ?...

— Non : il y a la loi...

— La loi ? rééta-t-elle, comme une égarée : qu'elle loi ?...

— Dame ! je ne sais pas bien, moi !... Mais, pour sûr, il y a dans la loi que, quand un enfant est majeur, il a le droit de se marier à sa fantaisie, moyennant un acte qu'il fait présenter aux parents... Demandez à M. le Maire, il vous expliquera ça mieux que moi... C'est arrivé de même pour Mariannic... vous vous rappelez ?... la fille des Le Goven...

Corentine ne l'écoutait plus.

Elle courait sur la route...

Une colère la soulevait, la portait vers la mairie, où l'instituteur, qui remplissait les fonctions de secrétaire, dès qu'il eut compris ce dont il s'agissait, confirma, en les développant, les assertions du facteur.

Alors, quand elle se fut rendu compte de cette chose, pour elle monstreuse, Corentine, écrasée, baissa la tête.

— Je ne veux pas qu'il me force ! fit-elle ; je le connais, il ne cédera pas !...

Et elle donna son consentement sur papier timbré, en chargeant le secrétaire de signifier à Hervé Malhouët qu'elle n'avait plus d'enfant.

(A suivre.)



Carnet du paysan

Encore les abeilles. — Les taupes. —
Elevage du poulain.

C'est depuis le commencement de mars jusqu'à la fin d'avril, jusqu'à fin de mai pour les régions montagneuses, que la pourriture du couvain est surtout à craindre, parce que, à cette époque de l'année, les bonnes ruches contiennent un nombreux couvain, qui va s'augmentant chaque jour ; et parce que c'est en mars, avril et mai que les re-

tours de froids prolongés sont surtout à redouter. Un abaissement subit de température de peu de durée n'offre que peu de danger pour les ruches, et presque chaque année l'on voit se succéder les « bises de mars », les « giboulées d'avril », sans qu'il en résulte aucun inconvénient pour les ruches bien closes. Mais le danger devient menaçant lorsqu'un froid prolongé survient après une longue série de beaux jours.

La *Revue populaire* décrit ainsi ce qui se passe dans l'intérieur d'une colonie d'abeilles à la fin d'un hiver doux.

Encouragée par la douceur de la température, la reine a commencé sa ponte en février, quelquefois même à la fin de janvier ; les abeilles vont butiner sur les premières fleurs printanières et rapportent déjà des quantités de pollen. Cette récolte coûte la vie à bien des pauvrettes qui, surprises par la fraîcheur des dernières heures du jour, succombent souvent sur la fleur même dont elles dépouillaient les étamines. — Le temps continue à être beau, le soleil brille dans tout son éclat ; les fleurs s'épanouissent de toutes parts ; les bourgeons des arbres fruitiers se mettent en mouvement : c'est le printemps. La ponte de la reine prend des proportions considérables ; deux, trois gâteaux sont remplis de couvain ; puis un quatrième est envahi à son tour, puis un cinquième ; à mesure que la reine avance, les abeilles nettoient les rayons, visitent les cellules propres à recevoir le couvain ; à ce moment, des milliers d'œufs ont été pondus et des milliers de vers de toutes dimensions sont élevés par les actives ouvrières, sans cesse occupées à donner aux jeunes larves une bouillie composée d'eau, de pollen et de miel. Mais tout ce couvain, qui dans un mois fournira de beaux essaims, va courir un grand danger. Tout à coup, le ciel se couvre ; de sombres nuages surgissent à l'horizon ; un vent glacé du Nord vient fondre sur la contrée où déjà l'on croyait au printemps, et la neige vient recouvrir les pauvres fleurettes des jardins et des prairies. Il gèle. L'hiver est revenu. Les abeilles, surprises par ce brusque retour de froid, se concentrent d'ordinaire sur le devant de la ruche, entre les gâteaux les plus remplis de couvain ; elles sont forcées, en reculant devant le froid et se servant pour garder leur chaleur, d'abandonner presque toutes les larves élevées dans les cellules des gâteaux excentriques ; mais dans leur retraite, l'œuf ou le temps de détruire les derniers œufs pondus par la reine dans ces gâteaux : elles ont même sacrifié quelques jeunes larves qui ne pourraient venir à bien sans secours. Quant au couvain operculé, celui qui est à l'état de chrysalide, on l'abandonne aussi momentanément. Si la ruche est chaude, si les abeilles sont nombreuses, il a des chances d'échapper, car il peut supporter pendant quelque temps un léger abaissement dans la température qui l'environne. A plusieurs reprises, des abeilles se présentent, l'air inquiet et pressé, à la porte de leur ruche ; mais elles sont contraintes par le froid à rétrograder ; toutes leurs tentatives de sortir sont vaines. Que voudraient-elles donc ? Du miel, elles en ont encore en abondance. Du pollen, leurs cellules en sont bien approvisionnées. Ce qu'il leur faut maintenant, ce dont elles vont avoir un besoin urgent, c'est de l'eau. Il en faut à tout prix, sinon... Mais, ô bonheur, le ciel s'éclaircit : après trois ou quatre jours de froid, un vent doux amène un dégel rapide ; les fleurs brillent de nouveau dans les jardins et les prairies, les oi-

seaux reprennent leurs chants joyeux, et les ruches sont enveloppées d'un essaim bourdonnant de gaies abeilles. Elles ont échappé au danger ; si quelques larves ont péri, leurs petits cadavres seront promptement enlevés, et dans quelques heures il n'y paraîtra plus.

Mais si le froid se prolonge au-delà de trois ou quatre jours, les ruches courront un grand danger si on ne les surveille quotidiennement. Mais l'on peut parer à ce danger et les apiculteurs intelligents le savent bien.

* * *

Voici venir les manœuvres souterraines de la taupe, et les commerçants de peau qui sert à faire des fourrures noires sont aux aguets. Il y a des gens qui prétendent que la taupe serait nuisible aux cultures. Rien n'est plus erroné. La taupe est, au contraire, d'essence utile, puisqu'elle se nourrit exclusivement de vers de larves, hannetons et autres. On accuse bien la taupe de couper quelques racines en creusant ses galeries souterraines, et de faire des amas de terre, désignés sous le nom de taupinières, qui empêchent de faucher facilement les prairies.

Beaucoup de personnes se figurent que les taupinières indiquent la demeure de l'animal. Ces amas de terre sont formés par ce que rejette le petit animal pour construire ses galeries, au milieu desquelles est ménagée une chambre, arrondie en forme de bouteille et rembourrée de mousse et d'herbe. Les taupinières, on peut aisément les répandre, les faire disparaître.

A la vérité, les inconvénients qui résulteraient de l'habitation des taupes dans un champ sont largement compensés par les services rendus. Le célèbre naturaliste Carl Vogt disait avoir vu souvent les jardiniers avisés employer la taupe pour détruire les vers blancs : Ils donnent volontiers quelques sous pour une taupe vivante, qu'ils placent dans un champ ravagé, et ils ne reculent pas devant la peine de suivre chaque jour les taupinières, de les fouler, de les étendre au râteau, et, enfin, de reprendre la taupe sitôt qu'elle a fait sa tâche.

* * *

Lorsqu'on est dans l'obligation d'élever un poulain avec du lait de vache, il faut s'attacher à toujours lui tenir le ventre bien libre. Il faut se procurer du lait qui provienne toujours de la même bête et il est indispensable en outre qu'elle ait mis bas récemment. Il faut diluer le lait d'un quart de son volume d'eau, l'adoucir avec du sucre et le donner toujours à la température du sang. On donne à boire au poulain six fois en vingt-quatre heures pendant les trois premiers mois. On doit s'attacher à ne pas lui donner trop de lait. L'excès de nourriture est plus dangereux que la diète. A mesure que le poulain grandit, on ajoute plus d'eau au lait. On lui donne des bouillies en faisant cuire des fèves ou des pois dont on enlève la peau et qu'on passe à travers une passoire. On réduit aussi en gelée de la farine de lin et du son qu'on fait cuire de la même façon. Ce sont les deux meilleurs aliments pour les poulains sans mère.

LETTRE PATOISE

Dà lai Côte de mai.

Comme ç'à tot pien de noi a tot de mai bâne, i ne serò allay rolay pai le pays po aipare des